

l'Action

Tombé dessus! Escrasse lous! (CYRANO)

LE NUMÉRO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

4, AVENUE S.
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1678

Aurait-il fait un mauvais coup ?

RIDEAU GROUNDS STRONGLY GUARDED.
This is the ruling of those responsible for the
safety of H. R. H. the Duke of Connaught.
(The Montreal Gazette.)



LE VISITEUR.—Est-ce qu'on est en guerre, militaire?
LE MILITAIRE.—Chut! c'est pour protéger le duc.

M. Dandurand réhabilité

La décision rendue par M. le juge Tait, le 20 octobre, dans l'affaire Dandurand-Marsil, est certainement, à tous égards, l'une des plus étranges dont on ait eu connaissance depuis la mort du regretté juge Cimon.

On connaît cette affaire. Au commencement de 1911, le Pays avait publié toute une série d'articles dans lesquels il accusait, sans le nommer, un homme politique "important" d'avoir subtilisé, pour en orner sa maison, certains rideaux précieux appartenant à l'Etat. A quelque temps de là, — c'était, croyons-nous, aux premiers jours de février 1911, — M. Marsil, alors rédacteur au Devoir, relevait à son tour cette histoire "de rideaux". Son article pouvait se résumer ainsi: — Monsieur Dandurand, vous êtes le personnage visé par les accusations du Pays. Nous ignorons si ces accusations sont vraies ou fausses; mais pour l'honneur du pays, pour votre propre honneur, défendez-vous!

Là-dessus, poursuite de M. Dandurand, non pas contre le Pays, mais contre M. Marsil, — puis (troisième et dernier acte) condamnation de M. Marsil.

Ce qui nous étonne ici, disons-le tout de suite, ce n'est pas cette condamnation en elle-même: nous nous y attendions. C'est l'extraordinaire motivé du jugement, les considérants véritablement fantastiques sur lesquels il s'appuie.

M. Marsil avait soigneusement laissé au Pays la responsabilité de ses accusations. Il s'était contenté d'affirmer que M. Dandurand était le personnage visé par ces accusations. S'il y avait dans son article un point dangereux, c'était donc bien celui-là. Or, M. Tait l'admet tout de suite, sur ce point M. Marsil avait raison, — le fait est prouvé.

"La Cour, parties ouïes sur la contestation avec le défendeur Tancred Marsil, entendu les témoins en Cour à l'exception du dit défendeur, examiné les procédures et les autres pièces au dossier et délibéré:—

"Maintient l'action du demandeur, déclare que le dit article écrit et publié par le dé-

fendeur Tancred Marsil dans le Devoir du 6 février 1911, était, à l'exception du fait que le demandeur était la personne visée dans les articles du Pays, faux, diffamatoire et dommageable au demandeur...

Et ainsi, pour ce qu'il a écrit, M. Marsil n'a rien à craindre.

C'est au contraire pour ce qu'il n'a point écrit qu'il va être condamné.

En effet: "Considérant que le dit article du 6 février 1911 est diffamatoire; que le défendeur n'a ni allégué ni tenté de prouver la vérité des faits qui y sont mentionnés; que le demandeur a établi que le dit W.-D. Scott, l'un des Commissaires du gouvernement du Canada, à la dite exposition, par l'architecte J.-O. Marchand, qui a fait les achats des meubles et tentures et par le Secrétaire-Trésorier de la dite Commission, L.-A. Cusson, qui a payé ces achats, la fausseté absolue des accusations et insinuations qui avaient été portées contre lui; que rien n'a été acheté par la Commission chargée des intérêts du Canada à l'exposition de Paris, qui ne fût d'une grande simplicité, que spécialement il n'y eut pas de rideaux achetés valant plus de six dollars et que rien n'a été retourné par qui que ce soit," etc.

En d'autres termes: "Vous n'avez pas prouvé que M. Dandurand a volé les rideaux!"

La belle affaire! Mais pourquoi diable aurait-il essayé de prouver une chose qu'il n'avait jamais avancée? "Le Pays vous accuse, monsieur Dandurand: défendez-vous"; M. Marsil n'avait jamais dit plus que cela.

N'importe!... "Attendu que... Considérant que... Pan! Pan!... Condamné!..."

Ce pauvre Marsil n'en revient pas. Et M. Dandurand se frotte les mains d'aise: il va pouvoir maintenant se remonter devant le monde: les gens sauront qu'il n'est pas un voleur.

Nous aussi, nous savons bien qu'il n'a pas pris les rideaux.

Tout de même, là, franchement, si au lieu de s'attaquer à Marsil, qui ne l'accusait point, il eût fait un procès au Pays, qui l'accusait, nous ne serions pas moins sûrs de son innocence.

JULES FOURNIER.

V'LAN!

L'homme le plus occupé de Montréal:

C'est, à n'en pas douter, M. Monk, le nouveau ministre des travaux publics. Depuis son entrée en fonctions, on assure qu'il n'a pas reçu, par jour, moins de cinq ou six cents demandes de places. Les solliciteurs l'assiègent littéralement: chaque matin il les voit monter en rangs serrés à l'assaut de ses bureaux; chaque soir il ne peut qu'à grand-peine leur échapper pour regagner son logis.—Sa correspondance occupe trois secrétaires quinze heures par jour; et encore sont-ils toujours en retard dans leur travail...

Il est certain que ce ne doit pas être une petite tâche que de répondre à tant de lettres à la fois. M. Monk, s'il n'était aussi scrupuleux, aurait pourtant un moyen bien simple d'y échapper: ce serait de jeter régulièrement au feu tout son courrier.

Le fait ne serait pas sans précédent dans la politique et l'on en trouverait sans peine, en cherchant bien, plus d'un exemple au Canada. Nous n'en avons vu nulle part pourtant de plus frappant, ni qui donne une plus juste idée du "procédé", que celui d'Emmanuel Arène, en son vivant sénateur de la Corse.

"A Paris, raconte un confrère français, Emmanuel Arène recevait chaque jour plus de deux cents lettres de Corse. Il ne les ouvrait jamais et les jetait régulièrement au feu.

—Ceux qui ont vraiment besoin de moi sauront bien me trouver, disait-il.

"Un jour il montait sur le paquebot pour la Corse. A peine embarqué, alors qu'il commençait de causer avec ses compagnons de route, on lui remit les lettres déjà arrivées pour lui.

"Il dit aux passagers: —Vous permettez que je lise mon courrier?"

—Faites.

"Il va vers le bord et jette toutes les lettres à la mer.

—Voilà! sourit-il en se retournant vers ses compagnons.

"Eh bien, en Corse, on savait tout cela, mais on ne s'en offusquait pas, car on était persuadé que, sans lire les lettres, le sénateur connaissait le contenu de celles qui étaient intéressantes."

En Corse, pays de la vendetta, on ne s'en offusquait pas, dit le confrère. Possible... Mais dans la Province de Québec, nous est avis qu'on s'en offusquerait plutôt!

Si le nouveau ministre des travaux publics s'appelait Rodolphe Lemieux, nous lui proposerions peut-être en imitation l'exemple d'Emmanuel Arène: nous portons beaucoup trop d'estime à M. Monk pour vouloir jamais lui donner un conseil aussi funeste. Il fera mieux, s'il veut nous en croire et ne pas inutilement exposer ses jours, de garder ses trois secrétaires.

Dans la Province de Québec, ce n'est pas comme en Corse. On a le sang chaud, chez nous!



Autre moyen:

Cet Emmanuel Arène avait d'ailleurs, à tout instant, mille moyens divers de se débarrasser des quémandeurs.

"Un jour, raconte un confrère français, un Corse vient à Paris et va chez le tout-puissant sénateur pour demander une place.

—Une place, dit Arène qui était fort pressé ce jour-là. En voici toujours deux pour l'Opéra-Comique.

"Le Corse goûta le calembour, alla au théâtre et revint le lendemain.

—"J'ai trouvé la place qu'il me faut, dit-il au sénateur. Vous savez, l'homme qui fait le signe de la croix avec un petit bâton devant les musiciens, je parie qu'il gagne au moins trois cents francs par mois. J'en ferais bien autant pour la moitié."

"Arène ne le fit pas nommer chef d'orchestre, mais le Corse ne lui en voulut pas."

Ce qui prouve bien, une fois de plus, que la Corse n'est pas en Amérique!...



A propos de places:

En ces temps lointains,—il y a bien de cela vingt-cinq ou trente ans,—M. Ouimet, aujourd'hui juge en retraite, représentait au parlement d'Ottawa le comté de Laval.

Alors comme aujourd'hui, les chercheurs de places ne manquaient point, parait-il, en notre beau Canada. Un jour, au commencement d'une séance, M. Ouimet, arrivant en retard à la Chambre, se hâta vers son siège, lorsque, dans les couloirs, quelqu'un le saisit brusquement par la manche... C'était un de ses électeurs, un brave homme d'habitant qui venait lui demander une faveur.

—Comment allez-vous, cher monsieur Trudeau?

—Pas mal, je vous remercie, et...
Après les premières politesses:
—Excusez-moi, dit le député, mais je suis bien pressé... Puis-je faire quelque chose pour vous?

Notre homme ne s'était jamais figuré son député que dans la posture humble et suppliante du candidat. Déjà énervé par le voyage en chemin de fer, par l'atmosphère, si nouvelle pour lui, de la capitale, intimidé par les hautes colonnes de la Chambre, par les huissiers en livrée, enfin par toute la pompe parlementaire, il ne devait pas résister à ce dernier choc. L'accueil si peu prévu de son député le désarçonna tout à fait et, complètement troublé, il ne put que balbutier:

—Je voudrais une place... Je suis venu vous demander une place...

—Vous voulez une place? répondit M. Ouimet, un peu distrait. C'est parfait... Eh bien! mettez-vous ici.

Notre homme ne se le fit pas redire et, très fier de lui, se campa bien droit dans le couloir, à l'endroit indiqué, cependant que le député regagnait son siège en grande hâte...

Il resta là le reste de l'après-midi, et toute la soirée jusqu'à la clôture de la séance, prenant tout juste, à six heures, cinquante minutes pour aller dîner. Même histoire le lendemain, ainsi que le surlendemain. Comme il était bien paisible et qu'il ne dérangeait personne, personne ne s'avisait de lui demander des explications: on le prenait pour un visiteur attendant quelqu'un... Enfin, au bout de trois jours, pendant lesquels il s'était ennuyé comme jamais homme en ce monde ne s'ennuya, il finit par comprendre ce qui lui arrivait. Il ne se donna même pas la peine de revoir son député et, par le plus prochain train, reprit la route du comté de Laval.

Il vécut après cela de longues années, et se mêla encore activement de politique, mais jamais plus, dit-on, il ne demanda de place à personne.



Candidats à la mairie:

Nous disions samedi dernier que le prochain maire de Montréal, M. Lavallée, a déjà fait poser devant sa maison, en prévision des honneurs qui l'attendent, les deux conduites de gaz qui serviront à alimenter les fameuses lanternes... Un ami très intime de son Honneur nous informe que nous faisons erreur: c'est en vain qu'on chercherait ces deux conduites à la porte de M. Lavallée: il y en a une, et non pas deux. Nous nous faisons un devoir de rectifier.

M. Médéric Martin, lui, n'a pas encore posé ses tuyaux de gaz. On aurait tort d'en conclure qu'il borne désormais ses ambitions, dans le monde municipal, à l'échevinage. M. Martin songe très sérieusement à se porter candidat à la mairie et sa confiance n'est pas moindre que celle de M. Lavallée. S'il lui reste des doutes, ce n'est plus, depuis longtemps, que sur le chiffre de sa majorité.

Sera-t-elle de 15,000 ou de 20,000? Telle est la question qu'il creuse de ce temps-ci.

Il s'ouvrirait dernièrement de ces pensées, devant un groupe d'admirateurs de sa circonscription.

—J'ai eu aux dernières élections, disait-il, 2,200 de majorité dans Sainte-Marie seulement: combien croyez-vous bien que je puisse obtenir dans toute la ville?

Simple problème.



Les affiches étranges:

Dans une petite ville qui n'est pas à cent lieues de Montréal, on peut lire ce singulier avertissement à l'entrée d'un parc public:

**DEFENSE DE PASSER
pour les voitures, les automobiles, les chiens
et autres véhicules.**

Lu rue Saint-Denis, à quelques pas des bureaux de l'Action, cette autre affiche:

**L. DE LIMBOURG
PEDICURE.**

L'esprit des bêtes:

Tout en fumant leur cigare, deux messieurs bien mis, debout à l'arrière du tramway, discutent la politique.

L'un d'eux, qui porte ostensiblement dans sa poche un numéro du Canada, déclare:

—Ça n'empêche pas que les journaux anglais eux-mêmes sont obligés de dire que Laurier est le nectar du Canada (sic)!

Il avait lu dans son journal que M. Laurier a été "le Nestor de la Conférence."

On demandait à une brave dame, retour d'Europe tout récemment, ce qui l'avait le plus frappée dans son voyage. Elle répondit:

—L'Océan, les moeurs et les places publiques.

Un échevin n'aurait pas mieux dit.

“Messieurs les Ronds-de-Cuir”

Sous ce titre: *Le Bulletin du Mardi-Gras*, un nouveau journal vient de voir le jour à Québec. C'est un hebdomadaire à quatre pages grand-format, imprimé sur papier de luxe et richement illustré. Il a pour directeur M. Philippe Roy, anciennement rédacteur au *Soleil*. Sa devise tient en cinq mots: *Soyons pratiques, mais amusons-nous.*

Dans son article-programme, M. Roy définit ainsi le but de la nouvelle feuille:

“*Le Bulletin du Mardi-Gras*, dit-il, s'occupera tout d'abord de l'organisation de notre prochain carnaval. C'est même là sa principale fin.”

Cependant, en bon Québécois, M. Roy entend bien ne point se désintéresser tout à fait de la politique. Son journal s'occupera tout à la fois du Mardi-Gras, de l'hôtel de ville de Québec et des deux parlements. Ce sont d'ailleurs, comme on sait, sujets connexes, et qui depuis fort longtemps se tiennent par une foule de côtés. Soyons assurés que M. Roy saura les traiter tous avec une égale maîtrise.

A l'encontre du *Soleil*, autre feuille de Mardi-Gras, le *Bulletin* de M. Roy sera d'ailleurs nettement indépendante. M. Roy lui-même nous le déclare sans ambages:

“Nos pieds, dit-il, ne traîneront aucun boulet. Nous serons libres comme la mer autour des sables bleus...”

Diable!

“Nous avons même idée, ajoute-t-il quelques lignes plus bas, de mettre une colonne à la disposition des libéraux; la même offre est ouverte aux conservateurs. Mais le correspondant devra apposer un nom responsable au bas de tout article. Nous agissons même-ment (sic) à l'endroit des choses municipales. Et nos vrais amis, les ouvriers, les sports (sic), etc., trouveront chez nous l'accueil le plus favorable.”

Le Bulletin du Mardi-Gras s'attend bien malgré tout, — il l'avoue, — à recevoir des critiques: le monde est si méchant! Mais qu'importe?... M. Philippe Roy n'est pas de ceux qui ont froid aux yeux; et puis, n'a-t-il pas conscience de se dévouer à une œuvre élevée?

“C'est, dit-il en propres termes, c'est à la hauteur du but qu'on juge la cause.”

Il termine sur ce cri de fierté et, comme dirait Louis Veuillot... et il signe — vaillamment!

Nous souhaitons longue vie au *Bulletin du Mardi-Gras*.

PIERRE ou PAUL.

N.-B. — Dans une autre colonne, le *Bulletin* annonce pour son prochain numéro, qui paraîtra aujourd'hui, “une nouvelle des plus sensationnelles”. — “Nous avons voulu, dit-il, consulter nos avocats (sic) avant d'en donner publication. La semaine prochaine nous la donnerons à nos risques et périls et elle va créer une sensation énorme non seulement dans cette ville, mais dans toute la province.”

Quelle peut bien être cette sensation “énorme”, c'est ce que *l'Action* se demande. — Que diable le *Bulletin du Mardi-Gras* pourrait-il bien vouloir nous annoncer de si extraordinaire?

M. Gouin aurait-il fait des aveux?... P. ou P.

Une lectrice...

“Une lectrice” — poussée par quel “lecteur”? — se donnait l'autre jour la peine d'écrire au directeur de *l'Action* pour lui reprocher “d'avoir traîné le nom de Madame Graindorge dans une polémique de journal.” Elle avait pris M. Graindorge pour un être réel, comme qui dirait M. Robillard, de la *Patrie*, ou M. Rinfret du *Canada*! C'est le cas de rappeler le mot de Cyrano:

Belles personnes,

Royennes, fleurissées, soyez des échansons De rive, d'un sourire enchanter les trépas, Inspirez-nous des vers... mais ne les jugez pas!

Montréal qui chante...

Le Montréal qui chante, ce sont les maisons de commerce, les compagnies d'assurance, quelquefois les banques même, obligées d'annoncer dans de vertueux journaux pour éviter les flèches empoisonnées...

Ces trois mots peuvent cependant vouloir dire autre chose à l'occasion. C'est ainsi qu'ils servent à désigner une très intéressante revue musicale, publiée à Montréal par M. Guénette et Sénécal, 126 rue Saint-Denis. Le *Montréal qui chante* donne chaque semaine toutes les chansons d'actualité, avec les photographies des artistes en vogue. Il se vend dans tous les dépôts, au prix modeste de dix cents.

La Presse nous faisait dernièrement l'éloge d'un M. Melchisedec, professeur, disait le journal de McKenzie & Mann — “professeur de gymnastique musculaire laryngo-bucco-nasale.”

Avec un métier pareil, on peut bien s'appeler Melchisedec.

En ces jours de course aux places, où tout le monde, semble-t-il, veut devenir fonctionnaire, il ne sera pas, croyons-nous, sans intérêt pour nos lecteurs de lire — ou de relire — une des pages les plus amusantes et les plus fortes à la fois de Courteline: l'entrevue du chef de bureau (M. de la Hourmerie) et de son subalterne (Letondu) dans *Messieurs les Ronds-de-Cuir*.

Messieurs les Ronds-de-Cuir, on ne l'ignore pas sans doute, est le chef-d'œuvre incontesté de Courteline. L'auteur, qui fut lui-même rond-de-cuir pendant de longues années, y trace avec un réalisme frappant le tableau de la vie de fonctionnaire à Paris.

Sur la fin du récit, l'un des héros, Letondu, est atteint graduellement d'aliénation mentale... Suivent de là toute une série d'incidents, tour à tour drôlatiques et sinistres, dont Courteline note minutieusement tous les détails:

Un mois passa, au cours duquel le détraquement de Letondu ne fit que croître et embellir.

Letondu, à vrai dire, venait encore à l'Administration; il y venait même régulièrement. Mais, arrivé à l'heure précise, il s'enfermait en son bureau, s'y verrouillait à double tour et y demeurait de longues heures sans que l'on pût savoir ce qu'il y fabriquait. Des collègues, l'ayant mouchardé par le cercle élargi du trou de la serrure, donnaient de vagues éclaircissements: les uns disaient l'avoir vu immobile, les jambes en branches de compas, plongé dans la contemplation d'un vieux planisphère en loques qui décorait lugubrement une des murailles de sa pièce; d'autres l'auraient surpris exécutant dans la diagonale du bureau des allées et venues de bête en cage, les mains aux reins, et déchaussé!... En fait, on ne savait pas grand-chose. De temps à autre, simplement, des éclats de voix filtraient à travers la cloison: des soliloques où grondaient des colères, des paroles de revanche, de tragiques représailles, d'aubres prochaines qui saignaient déjà à l'horizon en roseurs de bon augure. C'était ensuite, pendant des temps interminables, le silence à l'affreux cortège, semeur d'anxiétés, troubleur d'âmes, qui fait apparaître les gens sur les seuils des portes entr'ouvertes et se questionner de loin, à la muette, avec des regards qui implorant et des fronts qu'embrume le souci d'une préoccupation commune. Dans tous les yeux, la même interrogation: “Qu'est-ce qu'il fait?... Qu'est-ce qu'il peut faire?... Est-ce que, par hasard, il serait mort?” Et quelquefois, à la joie sans bornes d'Ovide, le soir bleu tombait, puis la nuit, sans que le mystérieux attardé sonnât pour avoir une lampe!... Il avait d'ailleurs renoncé à reconnaître qui que ce fut. Plus une parole à personne, un souhait de bonjour, rien du tout. Sous des sourcils aussi larges que des poches, il roulait des yeux de fauve traqué; derrière ce front haut de deux doigts, où la brosse rase des cheveux descendait en pointe d'écusson, le génie de la persécution développait ses âpres germes.

Si un Inconnu ténébreux enveloppait sa vie privée, cela est superflu à dire!...

Les probabilités cependant, — tant, quelquefois, il arrivait pitoyable au bureau, le teint boueux, la crayate lâche, le faux-col en accordéon, — étaient qu'il employait ses nuits à errer au hasard des rues sous les clairs de lune ou les pluies; et tout cela ne laissait pas que de semer quelque inquiétude en les âmes de ces messieurs, en celle, surtout, de M. de La Hourmerie, dont le nom mettait à revenir dans les discours de Letondu une obstination regrettable.

Or, vers le milieu de mai, ce sinistre éternité eut en lui des lobes distendus de son cerveau deux ou trois petites conceptions d'une réjouissance insupportable.

Echafaudée tant bien que mal sur de vagues souvenirs de collège, sa hantise de l'antiquité avait atteint au paroxysme, si bien que, lâché à toutes brides dans une mêlée inextricable de guerriers et de philosophes, les prenant les uns pour les autres, exaltant indifféremment le caractère de Régulus et celui de Caligula, confondant Mithridate avec Sardanapale, Thémistocle avec Télémaque, Lycurgue avec Laocoon, il résolut enfin d'imiter ces grands hommes, de régler sa vie sur les leurs et d'égaliser leurs vertus par les siennes. Il imagina donc d'organiser à son usage particulier des jeux renouvelés de l'antique, car il pensait avec Virgile qu'une âme saine veut un corps valide, et il arriva, un matin, une roue de wagonnet sous le bras, dont il se mit à se servir comme d'un disque.

Huit jours durant, ce ne fut plus tenable. Projetée à toute volée d'une extrémité à l'autre de la pièce, la lourde masse de fer en venait heurter la porte qu'elle défonçait peu à peu, cependant que la Direction vivait dans un bombardement et que, derrière ses vitres ébranlées, sursautait le concierge lui-même, le mélancolique Boudin, ramené aux plus mauvais jours de Paris par ce grondement de canonnade lointaine. Personnage impressionnable, au teint blême de cardiaque, que la vision incessante de la mort poursuivait à travers la vie, il s'en lamentait *in petto*, et volontiers allait épancher ses angoisses dans le sein d'un bistro de la rue Chanaleille dont il était le fidèle client; mais ce détail n'était point fait pour calmer la généreuse fièvre de Letondu. Bien mieux, quand il eut amené ses biceps à la dureté de la fonte, il acheta un clairon. Letondu, et il se mit à en jouer, arrachant de

force à l'instrument des sons rauques, abominables, qui emplissaient les corridors en meuglements de mastodonte égorgé: ceci pour donner de la souplesse à ses poumons, qui en manquaient!...

Jusqu'alors il n'avait été que surprenant: il devint extraordinaire le jour où, marchant sur les traces des athlètes lacédémoniens, qui s'ornaient d'huiles parfumées, il inventa de se badigeonner, depuis les pieds jusqu'à la tête, avec de l'huile de foie de morue.

Enfin, il eut l'âme de Platon!...

Il en conquit le légitime orgueil d'un monsieur qui a su, par sa persévérance, son opiniâtreté au-dessus de tout éloge, atteindre le but qu'il a laborieusement visé, et il résolut aussitôt d'humilier l'Administration, en donnant désormais une somme de travail grotesquement disproportionnée avec la somme d'argent qui en était le salaire.

De cet instant, le personnel put retourner à ses chères études ou aller taquiner le goujon sur les riantes rivages de la Seine: on cessa d'avoir besoin de lui.

Letondu!... et cela suffisait.

Lui seul!... et c'était assez.

Il entrait dans les bureaux, raflait la besogne sur les tables, enlevait aux mains des expéditionnaires hasardaient de timides “Permettez...” des dossiers volumineux, et emportait le tout sous son bras sans un mot d'explication.

Voilà.

C'était plutôt simple. Seulement, l'économie administrative y laissant les yeux de la tête. Rien ou à peu près ne survivait du beau fonctionnement d'une maison sagement ordonnée naguère, tombée depuis entre des mains furieuses, et devenue comparable à ces horloges détraquées dont s'immobilisent les rouages autour d'un cylindre affolé qui tourne, tourne, tourne sans cesse, atteint de rotation frénétique. Avec ça, un symptôme plus grave à lui seul que l'ensemble de tous les autres attestait l'écroulement final de cette intelligence sombre: l'écriture du pauvre garçon allait s'altérant de jour en jour!... Ce n'était plus l'irréprochable alternance des pleins dodos et des maigres déliés, — orgueil défunctif de M. de La Hourmerie, — mais une furibonde mêlée de jambages galopant les uns après les autres, sans art, sans chic, sans éclat, où se lisait à livre ouvert la hâte d'en avoir terminé avec une tâche fastidieuse et le désintéressement d'un esprit qui hantait de secrets desseins. Au cours d'une expédition souvent écourtée de moitié, il arrivait que des phrases entières se faisaient remarquer par leur absence; d'autres, privées de leurs incidentes (restées en route, celles-ci, évaporées, en la mémoire du copieur au même instant qu'absorbées), semblaient de distraites personnes venues au bal sans faux-cols, — sans parler de celles, plus étranges encore, qui étaient vêtues en chiens-lits et parlaient de trente-six choses à la fois: du legs un tel et de la mort de Sénèque; de la loi sur les successions et de l'énergie d'Arria qui se plongea un couteau dans le sein en criant: “Poete, non dolet!”

—Patience! pensait René Lahrier, naturellement enclin à prendre gaiement les choses; nous n'avons pas vu le plus beau. Un de ces jours nous allons bien rire.

Il ne se trompait pas.

Un jour vint où M. de La Hourmerie, lassé de se ronger les poings dans le silence du cabinet et de se faire en vain des cheveux blancs devant les ruines de son service, demanda à son désespoir, qui le lui fournit, l'audace d'aller reprendre son bien au redoutable Letondu. Profitant de ce que, dans un projet de décret relatif au legs Quibolle, dont on était parvenu tant bien que mal à reconstituer le dossier, celui-ci avait mis “Quibolle, Victor-Grégoire” au lieu de “Quibolle, Grégoire-Victor”, il grimpa quatre à quatre chez le fou, aspira une longue sifflette d'air, tic qui lui était familier quand surfeisait un événement considérable, et se livra à des considérations touchant les fâcheuses conséquences qui eussent pu être le fruit de cet écart de plume. Dans un style agaçant et confitureux, bourré toutefois des bienséances oratoires d'un personnage qui n'est qu'à moitié rassuré, il détailla ces conséquences: la porte ouverte toute grande aux chicanes des collatéraux, les revendications des héritiers Quibolle en restitution de jumelles marines et de chandeliers Louis XIII, l'intervention des tribunaux civils et de la Cour de Cassation, tout un affreux micmac jurisprudentiel à donner la chair de poule.

—Monsieur Letondu, conclut-il, l'expédition n'est pas besogne qu'il convienne de négliger et de traiter par-dessous la jambe. Elle est d'importance, au contraire, elle est d'importance capitale!... Vous voulez, monsieur Letondu, faire plus qu'on ne vous demande et porter sur vos seules épaules le fardeau de toute une maison. Mon Dieu, c'est d'un louable zèle! je suis le premier à le reconnaître; mais je le blâme, si j'y applaudis. Saisissez-vous bien la nuance? L'excès en tout est un défaut, et le mieux, monsieur Letondu, fut toujours l'ennemi du bien. C'est avec ce système-là que, forcé de courir la poste faute de temps, vous en arrivez à ceci, de mettre “Victor-Grégoire” en place de “Grégoire-Victor”, ce qui n'est plus la même chose. Vous comprenez, monsieur Letondu!

—Monsieur Letondu vous emm... répondit Letondu avec une grande simplicité. Jusqu'ici il avait laissé dire sans broncher, courbé sur un rapport qu'il expédiait d'urgence.

Il lâcha le mot doucement, aimablement presque, redressé du buste, aux trois quarts, et sa dextre aux phalanges velues suspendue au-dessus du papier.

Le chef du bureau fit un bond; mais dé-

jà Letondu était debout, plus blême qu'un linge à présent, d'une blancheur sur laquelle tranchait le roux ardent de sa moustache. Il fit un pas. Ses lèvres, décomposées, dansaient; la faïence azurée de ses yeux avait pris l'insoutenable éclat d'une lame d'acier au soleil. Le doigt tendu:

—Sortez! fit-il.

—Mais...

—Plus un mot! Sortez, vous dis-je; allons, oust! hors d'ici! quittez ce lieu que vous déshonorez de votre ignoble présence!

Le chef, éperdu, obéit. Sur son importance prudhomme de tout à l'heure, ce coup de théâtre inattendu avait opéré instantanément, à la manière d'un acide sur la teinture de tournesol. Jusqu'au soir, de bureau en bureau, il fut colporter la nouvelle:

—Je vous demande pardon, je vous dérange, mais ce qui vient de m'arriver est tellement extraordinaire!...

Et sa voix coupée de hoquets, son feu à décliner toute provocation, ses protestations de douceur, d'aménité bien connue, de sociabilité et autres, disaient le trac formidable qui lui étreignait la gorge, son avidité de sympathies, de protestations étroitement groupées autour de sa personne menacée et chétive.

—Croyez-vous! hein? hein? Croyez-vous!... Oh! il n'y a plus à s'y tromper; la présence de monsieur Letondu est un péril pour chacun de nous!

Les employés se grisaient du récit, prodigieusement intéressés. Tombé dans le tran-tran monotone de ces messieurs, l'événement prenait d'énormes proportions; il emplissait de fièvre la maison, la jetait à l'agitation d'un trou de province qu'a traversé le matin un régiment de cavalerie. Au fond, la perspective d'un chiquage possible entre Letondu et de La Hourmerie déchaînait de sournoises jouissances. C'était comme une lueur de gaieté à l'horizon des moroses journées de bureau.

On nous écrit:

“L'effet théâtral que nous ménage le *National* la semaine prochaine, dépassera encore l'espoir de la Direction, car tous ceux qui connaissent l'oeuvre d'Octave Feuillet, le *Repentir*, voudront sûrement l'aller entendre à la scène. Si nous ajoutons que M. Scheler et Madame Vhéry y tiennent les deux premiers rôles, nous aurons tout dit. La pièce, merveilleusement agencée, ne saurait manquer d'obtenir, toute la semaine, le plus vif succès.”

—Allez-vous au bal de la Saint-André?

—Oui, mais j'ai encore le temps. — Vous vous trompez: si vous voulez être assuré d'avoir ce qui se fait de mieux en fait de merceries d'hommes, cela s'enlève rapidement. — Peut-être bien chez les fournisseurs dont le stock est limité et le choix peu varié. Il n'en est pas de même chez le mien. Son choix est toujours vaste, ses marchandises toujours de première qualité et — ce qui n'est pas à dédaigner — ses prix toujours abordables. — Vous le nommez?...

— Mon Dieu, Anatole, tout simplement. Il connaît à fond l'art du chemisier et je vous engage à aller voir quand vous passerez rue Saint-Laurent. C'est au numéro 81...

Le Grand-Tronc-Pacifique vient de recevoir une lettre d'un voyageur, bien connu dans l'Est du Canada, qui est justement de retour d'une tournée au Nord-Ouest. Ce voyageur est venu de Winnipeg à Wainwright par le nouveau transcontinental et voici ce qu'il écrit là-dessus: — “Je dois déclarer, dit-il, que c'est un des plus agréables voyages que j'aie faits de ma vie. Ayant vu de mes yeux construire le G.-T.-P., je m'attendais à trouver une voie excellente et je n'ai été nullement déçu, car le voyage, de Winnipeg à Wainwright, se fait tout aussi doucement qu'entre Montréal et Toronto. Les wagons-lits sont des merveilles de confort et le service qu'on y trouve, comme celui des wagons-restaurants, est parfait. Le Grand-Tronc se place à la tête très certainement de tous les chemins de fer de l'Ouest.” — Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. J. Quinlan, agent-général des voyageurs pour le district de Montréal.

Parlant un jour de l'antipyrine, un célèbre médecin français, à qui l'on demandait si ce remède était bon, répondit: — Certainement, mais il faut vous en servir pendant qu'il guérit. — Cette boutade montre bien qu'il y a des remèdes à la mode. Il n'est pas moins vrai qu'il y a aussi des maladies à la mode, et la neurasthénie est bien sûrement une de celles-là. Toutes les formes de la névrose, même la simple anémie, sont devenues de la “neurasthénie” depuis que cette maladie est bien portée. Au fond, la neurasthénie n'est en quelque sorte qu'une résultante de la faiblesse du sang. Ce mal est facile à guérir, car les organes de la circulation sont, de tous, ceux que nous atteignons le plus facilement par les remèdes. De temps immémorial, le quinquina a été reconnu comme le spécifique par excellence de la débilité. Il faut cependant que le quinquina soit amené dans les vaisseaux sanguins par un véhicule convenable — par exemple le vin d'Oporto. C'est en combinant le vin d'Oporto et les extraits d'écorce de “cinchona” qu'on a trouvé la recette du *Wilson's Invalids' Port*, le plus complet des toniques et des reconstituants. Tous les estomacs, même les plus faibles, le digèrent facilement. Demandez partout le *Wilson's Invalids' Port*. En gros chez M. L.-A. Wilson, 87 rue Saint-Jacques.

UN BON JOURNAL DOIT BIEN VALOIR UN MAUVAIS CIGARE. ACHETEZ L'“ACTION”: EN VENTE PARTOUT, CINQ SOUS LE NUMERO.

L'INNOMEE

Son nom? — Seul je le sais et ne le dirai pas.
Le sable des chemins efface tous ses pas;
Elle défend qu'on la connaisse!

Elle m'a dit: "Voici la fleur de ma jeunesse,
Voici mon nom: tout pour toi seul! Sans qu'il renaisse,
Mon nom se perdra dans le tien!"

Elle m'a dit: "Je suis ta grâce et ton soutien,
L'humble flot qui féconde et dont nul ne dit rien,
La source au bois plein de mystère."

Son nom? — Seul je le garde, à tous je dois le taire:
Si le nom d'une amante appartient à la terre,
Celui de l'épouse est à Dieu!

Elle aura glissé, chaste et discrète, au milieu
Des foules, sans laisser d'elle une ombre...
Pour moi seul a fleuri son âme!

En dehors des rumeurs de l'éloge ou du blâme,
De mon foyer paisible elle est toute la flamme,
Et ma tendresse est sa fertilité!

Son nom? — Aux astres d'or seul je l'aurai chanté,
Si haut — qu'il s'en ira dans le ciel emporté,
Doux et secret comme une étreinte!

— Mais si l'on prend mon cœur et qu'on l'ouvre au plein jour,
Lors seulement, gravé d'une éternelle empreinte,
On t'y lira, cher nom d'amour!

Le Livre de la Douce Vie.

Gustave Zidler.

Philosophie de l'Histoire

(Suite et fin.)

Nous sommes devenus un peuple fort propre; nous avons pris le pli de la propreté. Or, il n'y a que les peuples négligés sur cet article qui aient empire sur eux-mêmes; ils ont le même empire sur le monde.

L'empire appartient aux peuples malpropres. Je me contente d'énoncer cette grande vérité politique. Je pourrais ici la démontrer historiquement; mais le développement nous mènerait trop loin. L'axiome suffit à un esprit de trempe supérieure. *Intelligenti pauca.*

Ces grands vieux Romains, ces politiques et ces législateurs si justement admirés, ne voulaient pas que les maisons se touchassent dans la ville. Par là point de difficulté sur le mur mitoyen et, ce qui valait mieux, autour de chaque maison, un cloaque toujours florissant.

Ils étaient forts. Remarquez que tous les amants de la propreté sont faibles. Et cela doit être. Quoi qu'ils prétendent, le corps humain est fait de saleté. Dieu le tira de la boue; naturellement il ne peut trouver de force que dans ses principes constituants.

Mais feignant de croire, comme dit l'Autre, qu'il est né de sa propre puissance, qu'il est maître, ce stupide corps renie son origine et se vautre dans toutes les propretés imaginables, ce qui l'énerve et le tue.

L'âme, à la bonne heure, doit être propre! Née d'un souffle de Dieu, l'âme est la pureté même, et ne vit que de pureté. Mais, voici le grand mal: Les délicatesses paralysent et trompent l'âme.

S'apercevant, *poverella!* que son esclave perverti ne lui rend plus les services qu'elle est en droit d'exiger, elle aussi marche à contrepente, imaginant qu'il lui faut de la saleté pour remédier à sa langueur.

Elle s'en donne! Elle en prend. Dieu sait! et elle en demande encore, et elle en prend toujours. Elle s'incorpore à la saleté, elle se fait saleté et n'en a pas assez; elle en meurt et ne dit pas: assez.

Avez-vous lu *Lélia*? Je crains, Monsieur Coquelet, que vous ne lisiez pas vos auteurs! *Lélia* vous donne la plainte d'une âme qui ne peut pas s'engourdir assez dans la fange et qui gémit de surnager toujours.

D'un autre côté, *Lélia* est une personne propre et recherchée, et qui sent la poudre d'iris. Elle a grand soin de son haleine, de ses cheveux, de son linge; elle ne marche que dans le parfum des violettes. Bergère, elle arrose de benjoin la litière de ses cochons.

Grand désordre, Monsieur Coquelet, que le corps exhale des parfums et l'âme des putridités! Et quand ce désordre est général comme à présent, cela ne peut pas finir agréablement pour l'âme ni pour le corps.

Les Moscovites se flattent de prendre l'empire du monde, et la chose aurait lieu que je n'en serais pas étonné. Ce triomphe ne dépend pas de leur progrès dans la civilisation, mais de la force et de la durée de leur goût pour le suif de chandelle.

Ce sont les Moscovites qui vaincront le monde, non les Russes. Les Russes parlent français, font des livres, trichent aux cartes et jouent du piano; ils n'iront pas loin. Mais les vrais Moscovites, les Moujikis, ceux qui mangent de la chandelle.

Ceux qui oignent de suif et d'huile rance leur barbe et leurs cheveux; voilà les vaincus et d'huile rance doivent changer les hommes frottés de benjoin et d'eaux de senteurs.

Et *Lélia* se détournant de vous, pauvre

Monsieur Coquelet, se tournera vers ces forts, et leur enverra des baisers.

Quant à notre Rome, elle n'est que trop nettoyée!

Les Français du premier Empire imaginent de la paver; c'est peut-être le plus mauvais service qu'ils lui aient rendu.

Avant ce temps, quand le soir était venu, il fallait un carrosse pour aller dans la ville; et, faute de pavé, un carrosse n'allait guère sans une paire de bons chevaux.

Alors, chacun se renfermait chez soi, et l'on jouait, ou l'on priait en famille, ou l'on interrogeait les livres, et l'on se levait matin pour reprendre le travail. En ce temps-là, il y avait des théologiens et des savants ailleurs que dans les monastères.

— Donc, s'écria Coquelet, il faudrait dé-paver la ville! — Le peintre reprit: — Je ne vous dirai pas plus de choses que vous n'en pourriez porter.

Puisque Rome a été pavée, Dieu seul la dé-pavera, si elle doit l'être. Dieu a ses dé-paveurs comme il a ses autres ouvriers. Il les appelle et ils viennent. Toute ville est sujette au dé-pavement.

Vous n'empêchez pas l'opération, et moi j'ai peine à croire que je fasse une neuvaine pour obtenir que Dieu la remette à une autre fois. Je me soucie bien de votre pavé!

Que m'importe à moi, que vous puissiez commodément porter dans quatre ou cinq salons, le même soir, votre habit noir et vos idées économiques, sociales et religieuses!

Que m'importent votre civilisation, vos trottoirs, votre gaz, vos pomrades, vos chaudrons qui volent sur la terre et sur l'onde, vos pensées de Buloz et d'Havin estampillées par la police!

Que m'importent vos lithographies, vos photographies, vos galvanoplasties, et vos parfumeries! Que m'importent votre poésie de vaudeville et votre musique de café-chantant!

Que m'importe quel vigne des cataclysmes, d'ailleurs désirés de vous, qui enterrent tout cela sous les pavés retournés!... Il n'y aura pas de tremblement de terre qui exhale de pareilles puanteurs, ni de chaos qui ne soit plus beau que votre gâchis d'âmes mortes.

Vous avez poussé à bout les âmes qui vivent encore. Vous êtes si moulés et pétrifiés dans le lieu commun, si monstrueusement épris de la symétrie, si furieusement ennemis de la beauté, de la liberté, de la pensée et de la vie;

Vous êtes si stupidelement satisfaits d'amener le monde à l'égalité et aux commodités du régime cellulaire, vous avez si peu besoin de l'air et de la vue du ciel, vous vous vantez si haut de rogner toutes les tailles, d'arracher toutes les ailes, d'éteindre tous les feux;

Qu'enfin les âmes qui vivent encore n'en peuvent plus et demandent d'être délivrées à tout prix; et qu'un jour ce sera une allégresse d'entendre un fou qui proposera aux hommes de marcher nus et de brûler le monde.

Les Odeurs de Paris.

Louis Vuillot.

Comme mon oncle doit donner une grande soirée dansante dont le but réel est de trouver des cavaliers à ses filles, il est venu me consulter pour savoir comment s'y prendre. Le bonhomme sait bien que je ne peux rien lui refuser et c'est avec plaisir que je lui ai fait dépenser \$200 en tentures, tapis et rideaux, que je lui ai fait louer un orchestre et engager un nouveau domestique. Il me dit: Il reste le buffet. — Pour le

buffet, rien de plus simple. Ayez de bons petits gâteaux, des sandwiches délicates, des sirops délicieux, et surtout, — surtout, — du ginger ale *Frisco*. Cette excellente liqueur est maintenant dans toutes les bonnes maisons et chacun l'exige de préférence aux autres. Le ginger ale *Frisco*, invention merveilleuse de notre ami Jules Durand, est fabriqué par la *Frisco Soda Water Co.*, 398 rue Saint-Dominique; téléphone: Est 2297.

(Loyal avertissement)

DANGER!

NOS RÉCLAMES

— C'est extraordinaire comme il fait froid! disait hier Blanche, qui n'a pas sorti ses fourrures d'hiver pour la bonne et simple raison qu'elle ne les a pas encore payées au marchand. — Beaucoup de gens pourtant vont encore tous les jours visiter les environs de la ville avant qu'un manteau de neige ne les ait recouverts. Ils prennent par exemple le tramway de la rue Amherst, montent jusqu'au bout de la ligne, et de la sorte arrivent au Plateau Bon-Air, où il y a encore de magnifiques emplacements à choisir. Presque tous, au retour, s'empres-sent de courir au Crédit-Métropolitain pour y signer un contrat de vente inattaquable, en bonne et du forme! — Crédit-Métropolitain, 74 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6455.

C'est vrai! Je sais que votre charbon est entré, que vos doubles fenêtres sont posées, et que vous vous installez en ricanant du froid. Mais avez-vous bien regardé vos tapis et vos prélatrs? Jetez-y un coup d'oeil et vous constaterez que certains de vos tapis demandent à être renouvelés si vous voulez donner quelques soirées cet hiver. Nous pouvons vous dire tout de suite que la maison Valiquette est mieux placée que toute autre au monde pour vous vendre des tapis d'excellente qualité qui ne coûtent pas plus cher que les tapis ordinaires. Son choix de prélatrs et carpettes est tout simplement unique au Canada. Allez faire une visite aux magasins Valiquette et voyez en même temps leurs meubles en tous genres et à tous les prix. — N.-G. Valiquette, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 4182.

Il est bien entendu que le 14 décembre prochain Son Altesse Royale, le nouveau gouverneur, viendra faire une petite visite d'amitié à sa ville de Montréal. Le maire a été prévenu de l'affaire, comme aussi les échevins, et on affirme que plusieurs de ceux-ci ont déjà fait repasser et presser pour la circonstance leur redingote des grands jours. En prévision de la venue d'un grand nombre de visiteurs des environs de Montréal, et désireux de faire connaître à tous les beautés de notre ville, nous tenons à prévenir charitablement nos abonnés de l'extérieur qu'il n'existe chez nous qu'un restaurant digne de ce nom. Les repas y sont succulents, le service parfait, la cave excellente. Avons-nous besoin de nommer le Café Saint-Gabriel? — Angle des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel, chez Bonneville.

Je connais des employés de l'Etat qui viennent de donner leur démission avant qu'on ne la leur demande. Ils n'en mourront pas tous. Beaucoup, en effet, au cours des dernières années, se sont amassés des rentes au service de leur patrie et ceux qui savent en bien disposer pourront jouir d'une modeste aisance jusqu'à la fin de leurs jours. D'autres ont tenté la fortune à la Bourse et vont certainement se ruiner. Les mieux avisés sont encore ceux qui se sont contentés d'un bon placement qu'ils pourront faire fructifier. On peut acheter, suivant ses goûts, un magasin, une petite boutique, ou tout simplement des terrains à bâtir. On n'a pour cela qu'à s'adresser à M. J.-B.-D. Légaré, le courtier le plus étonnant de Montréal. M. Légaré a ses bureaux 11 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6629.

Lorsque l'ennui étreint mon cœur et ma

pensée.

Que la sombre douleur chasse mon idéal.

Pour rendre plus joyeux le cours de mes idées

Je ne veux que fumer...

J'en étais là de ma tentative poétique quand mon cousin entra en coup de vent dans ma chambre. Je n'eus pas le temps de cacher le papier et il lut par-dessus mon épaule. Me regardant fixement et se cognant le front de l'index, il me dit: — Ça ne va pas mieux? — Non, je ne peux pas trouver de rime à idéal. — Il y a bien *animal*, mais elle n'est guère riche. Elle irait cependant aussi bien que *pensée* et *idées*, qui riment à peu près autant que *phonographe* et *fromage*. Décidément, tu es idiot! — Donne-moi donc une rime, cela vaudra mieux que de m'injurier aussi platement. — Mon cher, je ne sais pas bien ton idée. Tu veux fumer, dis-tu dans ton vers inachevé; mais fumer quoi? Des jambons, une terre, une pipe? — Non, une cigarette. Mais je ne lui trouve pas de nom et le mot *cigarette* est trop long à cause de la césure. — Eh bien! mets tout simplement ce que tout homme intelligent mettrait à ta place: *Je ne veux que fumer une Sweet Caporal.*

Les Montréalais qui habitent Strathmore sont fort orgueilleux de leur petite ville et ils ont raison. Pour la beauté du site comme pour les facilités de communications, Strathmore ne le cède à aucun village de l'île de Montréal. La salubrité de l'endroit est proverbiale et le chercheur de beautés naturelles y trouve ses délices. Depuis plusieurs années, Strathmore a été le lieu de prédilection de nombreux Montréalais, désireux d'habiter à peu de distance du centre de la ville, mais pourtant en pleine campagne. Les jolies maisons qu'ils y ont construites démontrent d'une manière convaincante l'aristocratie de cette jolie banlieue. — La *Lake Breeze Terrace* est un emplacement de choix au cœur même de Strathmore. Il ne contient que 40 terrains, mais qui sont à tous égards les plus beaux de la localité. Grâce à un plan très ingénieusement dessiné, ils commandent tous, du premier au dernier, une vue superbe sur le lac Saint-Louis. Le C.P.R. et le Grand-Tronc mettent en circulation, entre Montréal et Strathmore, des trains rapides à intervalles rapprochés. Le voyage est une affaire de vingt

minutes tout juste. Les horaires sont combinés de manière à accommoder parfaitement les gens de bureaux, à l'aller comme au retour. On a des trains à toute heure du jour, jusqu'à la fin des spectacles. — On pratique à Strathmore les sports d'hiver et d'été. Les amateurs de patin surtout pourront s'en donner à cœur-joie ces mois prochains, sur les immenses nappes glacées du lac. On y fait des courses de yachts à glace l'hiver et de yachts à voile l'été. Les routes sont excellentes et on peut venir à la ville en quinze minutes avec une bonne automobile. Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Geo. Marcell, 180 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 3791.

La fièvre scarlatine et la fièvre typhoïde font leurs ravages annuels parmi la population de Montréal. Si l'on examine les rapports des experts bactériologistes, on trouve que, dans la plupart des cas, l'infection provient de la mauvaise qualité du lait fourni présentement au public par des laitiers négligents ou criminels; 90 fois sur 100, on peut le dire sans crainte d'erreur, le lait a été la seule cause du mal. — Pour combattre ce fléau du lait impur, les savants ont cherché un moyen de stériliser le lait sans lui enlever ses qualités nutritives, et de le conserver indéfiniment. On y est arrivé grâce à la pasteurisation et à l'homogénéisation, et le lait *Laurentia* est le produit de ces recherches. Le lait *Laurentia*, parfaitement stérilisé, ne contient aucun germe impur et il n'en saurait contenir. L'homogénéisation le préserve de la décomposition et il ne caille jamais. Quant à ses qualités nutritives, elles sont de beaucoup supérieures à celles du lait ordinaire. Il a meilleur goût et il contient plus de matières grasses, répandues également dans toutes les parties du liquide. Les personnes qui n'ont pas encore goûté au lait *Laurentia* devraient en acheter une bouteille d'essai chez leur épicière, à moins qu'elles ne préfèrent en commander directement à la Compagnie Canadienne des Produits Agricoles, 21 rue Saint-Pierre; téléphone: Main 4619.

NOS RAISONS D'ESPÉRER

(Du Pionnier.)

Les amis de l'ancien ministère, désireux de faire regretter à la population de la province de Québec le résultat du 21 septembre, crient sur les toits que le régime Borden sera le règne de l'intolérance et du fanatisme protestant.

C'est, d'abord, donner un bien vilain certificat de conduite et d'intelligence à l'élément anglais, que de lui imputer de semblables étroitesse de vues; et, comme chacun des deux partis qui se hissent tour à tour au pouvoir est composé en majorité d'Anglais protestants, autant vaudrait dire tout de suite qu'il n'y aura jamais moyen de s'entendre. Cette simple raison de bon sens devrait suffire à vouer au ridicule les prétentions des imprudents amis de Sir Wilfrid.

Mais il y a beaucoup plus: il y a l'expérience du passé. Pour ne citer qu'un fait, et des plus authentiques: prenons la question scolaire manitobaine. N'est-ce pas Sir Charles Tupper, un anglais protestant, qui a présenté sur cette question le projet de loi le plus recommandable, le plus juste, le seul acceptable et accepté par le haut clergé canadien? N'est-ce pas ce ministre et son gouvernement qui ont affronté la lutte sur ce terrain, et mordu la poussière parce que le "cri de race", soulevé en 1906 dans Québec par des amis du parti libéral, a entraîné la masse de nos compatriotes vers la combinaison Laurier-Tarte?

Et, pour tout dire, n'est-ce pas le gouvernement présidé par Sir Wilfrid Laurier qui a prétendu régler cette fameuse affaire par une loi que Léon XIII lui-même déclarait "insuffisante, incomplète et injuste"?

Tout homme dépourvu d'esprit de parti aveugle devra convenir de ces faits. Ils sont, d'ailleurs, indiscutables, et appartiennent à l'histoire. L'opinion du *Witness*, qu'on lira ci-après, nous en dit long sur ce sujet.

En conséquence donc, il est contraire "aux faits d'affirmer que, parce qu'un homme est catholique romain, il est dangereux pour notre liberté civile. C'est Sir Charles Tupper, alors premier-ministre, et les journaux qui en ont appelé durant la dernière campagne à l'esprit de loyauté, qui, en 1896, s'étaient engagés à imposer la volonté de l'Eglise au Manitoba, et ce sont les "catholiques canadiens-français (*liste Laurier et les siens*) qui les ont empêchés. Assurément, de tous les hommes d'Etat, celui qui a combattu si activement les évènements en 1896, et que ceux-ci ont combattu "plus ou moins ouvertement cette" année ("???) est le dernier que l'on puisse représenter comme complotant pour nous rendre les esclaves du Pape."

Connait-on plus éloquent témoignage que celui-là?

Nous avons la certitude que le gouvernement Borden ne se départira point de la noble tradition de son parti quant à la manière de traiter Québec et l'élément canadien français. Le premier-ministre actuel l'a, du reste, déclaré ouvertement à Montréal, au lendemain de l'élection, en se félicitant du témoignage d'estime et de confiance, inattendu peut-être et tout spontané, que venait de lui donner la canadienne-française province de Québec.

Un journal raconte une affaire politique très sale, qui vient de se passer quelque part aux Etats-Unis, et il ajoute simplement: "Cela est difficile à battre" (sic).

Que le confrère se détrompe: du moment qu'il s'agit d'un scandale politique, il peut être sûr que c'est tout battu d'avance.

L'Action est publiée à Montréal par Jules Fournier, tous les samedis. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 323.

EN WAGON-LIT.

M. Guoin est arrivé à Montréal ce matin par le train de nuit. JOURNAUX.



LE PORTER (apercevant soudain le premier - ministre). — !!!.....

CARNET D'UN OPTIMISTE

EN TRIPOLITAINE

Après les luttes du Parc Sohmer (en voulez-vous, des parcs? on en a mis partout), la guerre de Tripolitaine est bien ce qui se sera vu de plus ragoûtant cette année en fait de sport. S'il faut en croire les journaux, les Arabes et les Italiens sont en train de raffiner sur les beautés du catch-as-catch-can — ce qui, assurément, n'est pas peu dire.

On sait comment les Italiens, pour démontrer la nécessité des armées permanentes, se présentèrent devant Tripoli, et, fusil à la main, demandèrent tripolitaïnement aux maîtres de la maison de s'en aller. Les Turcs refusant, il s'ensuivit un bombardement suivant les règles de la Haye, où deux hommes et trois chameaux perdirent la vie. Quelque chose comme celui de San-Juan-de-Porto-Rico par les Américains. Une autre manière de dire: Tirez les premiers, Messieurs les Teurs... si vous pouvez.

Les Teurs, nés malins, jurèrent par Allah que les Italiens, avant longtemps, maudiraient cette date et se retirèrent dans les oasis où on les cultive.

Depuis lors, un Italien s'aventura-t-il hors les murs, on lui tire dans le dos, on lui coupe le nez, on lui crève les yeux, on lui arrache les ongles, on lui broie les chevilles et les rotules, on lui dévisse le nombril; puis on l'écorche vif (c'est du moins ce que disent les dépêches, qu'on croirait rédigées en collaboration par Kennedy et Gadbois), et l'on envoie, toute fumante, sa peau à la maroquinerie.

A quoi les Italiens ont imaginé de riposter en faisant pleuvoir sur les Teurs, et sur tout d'aéroplanes, des bombes d'acide picrique.

Le lecteur sait à quel degré de perfection, grâce aux nihilistes russes, la fabrication des bombes en est arrivée; il s'en fait, sous forme de montres pour dames, qui sont délicieuses; enveloppées dans une gerbe de fleurs, elles vous attrapent, sans éveiller le moindre soupçon, leur czar à vingt pas, — pendant longtemps, je songeai sérieusement à en envoyer une par la poste à mon ami le juge Cimon — hélas! mort avant l'heure. Rien d'étonnant que des gouvernements aient songé à convertir en engin de civilisation ces engins d'anarchie.

Les aviateurs italiens pourraient peut-être, vu l'odeur bien connue, remplacer l'acide picrique par autre chose; car pour être un shak on n'est pas forcément un salaud, et c'est comme disent les Anglais, adding insult to injury, que d'empester un Teur après l'avoir, à deux mille pieds de distance, rédmitt en atome; notre chevaleresque ministre de la guerre, en tout cas, n'en usa pas ainsi avec le commandant de Villiers. Mais ce qu'il importe avant tout, n'est-ce pas? c'est de démontrer que la civilisation européenne n'est pas impotente; qu'elle saura, par tous les moyens, conserver les pays qu'elle a volés.

Le jour où Kennedy amènerait sur la scène du Parc Sohmer un bataillon d'aviateurs italiens et quelques centaines de Teurs, ah! Gôch, mon bébé, tu pourrais faire tes malles pour les antiquités!

Quant à moi, je guette tous les matins dans la Gazette la nouvelle qu'un lanceur de bombes d'acide picrique est tombé vivant entre

les mains des Teurs. Celui-là, ils lui feront avaler son aéroplane, puis ils mettront, par une mèche, le feu à la gasoline: c'est ce que je lui souhaite de tout mon coeur, dût le vénérable éditeur de la "Comresse" en souffrir dans son naturel pacifique, aimant, et un peu bonasse.

OLIVAR ASSELIN.

Messieurs les Ronds-de-Cuir:

M. Prud'homme a raison de répéter souvent que la réalité est cent fois plus étonnante que la fiction — comédie, drame ou roman. Voici une histoire de chez nous, dont la scène se déroule en ce moment même à Ottawa, et que Courteline, nous en sommes sûrs, n'aurait seulement jamais rêvée...

Il s'agit d'un fonctionnaire (nous l'appellerons M. B...) dont la nomination remonte à quinze ans déjà. D'abord investi, en 1896, d'un poste d'une certaine importance au ministère des travaux publics, il en était chassé moins de deux ans plus tard, par le ministre lui-même, pour nous ne savons plus quel méfait... Mais M. B... avait plus d'un tour dans son sac et il s'était bien juré, en sortant du ministère par la fenêtre, d'y rentrer un jour ou l'autre par la grande porte. Il tira tant de ficelles, il fit tant des pieds et des mains, qu'à la fin M. Tarte, malgré tous ses serments, consentit de le reprendre.

Il ne pouvait être question pourtant de le réintégrer dans son ancien emploi, et comme d'autre part tous les cadres étaient remplis, le ministre dut longtemps s'ingénier pour lui trouver un emploi. Heureusement que M. Tarte avait l'esprit fertile...

Il existait à cette époque, au ministère des travaux publics, ce qui s'appelait le Bureau de Photographie. Ce Bureau, pure sinécure créée pour récompenser un protégé de M. Dandurand, avait pour chef un M. Locas. — Emile Locas. M. Locas n'avait, en réalité, absolument rien à faire. On nomma donc M. B... "secrétaire de M. Locas" et, les années qui suivirent, M. B... aida très consciencieusement M. Locas à ne rien faire.

Cela dura ainsi jusqu'en 1907. A cette époque, M. Locas, fatigué de la vie intense, donna sa démission, et n'eut pas de successeur; le Bureau de Photographie fut aboli. Seul de tous les subalternes de M. Locas, M. B... garda sa place.

Il remplit encore aujourd'hui les mêmes fonctions, et continue de toucher les mêmes appointements, en qualité de secrétaire d'un Bureau qui n'existe plus depuis quatre ans!

Ce n'est pas tout. M. B... réclamait avec insistance, il y a quelques mois à peine, une augmentation d'appointements, et se plaignait amèrement de l'injustice que M. Laurier commettait à son égard en lui refusant cette bien légitime satisfaction.

Espérons que le nouveau ministère ne voudra pas s'exposer à pareil reproche, et qu'il saura se montrer plus équitable envers ce laborieux serviteur.

Histoire de ponts.

M. Lévesque (de Laval) rencontre notre ami X... l'autre matin, chez Bouillon.

— Quel est donc, questionne le député de Laval, quel est donc ce grand escogriffe avec qui tu causais tout à l'heure, à la buvette, tout en me regardant?

— Ça, mon vieux, c'est Pedersen, le lutteur le plus habile d'Europe: il n'a pas son pareil pour "faire le pont", comme disent les sportsmen dans leur langage. Comme je te salue de la main, tout en causant avec lui, il m'a demandé qui tu étais. Je lui ai répondu: "C'est Lévesque, l'homme qui veut abolir les ponts."

— Et qu'est-ce qu'il a dit?... — Il a dit tout simplement, en serrant les poings et en roulant les yeux, avec des sourcils froncés gros comme ça... il a dit: "Let him come, that dam... dog!!!"

M. Lévesque en a encore la chair de poule.

Aux "Nouveautés"

LE RECENSEUR :

J'entre tout dans mon carton: Les noms, les âges, les maladies, Le salaire, les professions. — Etes-vous atteint d'hydropisie? Je désire aussi savoir Si vous êtes idiot ou crétin, Si vous sortez parfois l'soir Avec des p'tites dames de la rue St-Justin. Car tel le veut un décret Très indiscret.

REFRAIN

LE RECENSEUR :

Avez-vous un propriété? Assurez-vous vot' maison? Payez-vous taxes dans l'quartier? Etes-vous allé en prison? Elevez-vous des lapins? Combien d'vez-vous à l'épicière? Fréquentez-vous des assassins? Et avec votre douc' moitié Etes-vous bien convaincu Que vous n'êtes pas... heureux?

REFRAIN

Admirez maintenant le capitaine Bernier retour des régions polaires. Il le mérite bien!

Avant Cook et Peary Au Pôle je suis allé. Embarqué sur l'Arctic, On s'est bien amusé. Tout le haut d'Atlantique Nous avons visité. Nous avons aperçu Bien des choses inconnues

Au lieu de découvrir, On a su s'divertir; On a planté l'drapeau, On a colonisé. C'pendant, les Esquimaux N'ont pas barus flattés. Tandis qu'les Esquimaux Elles n'y voyaient rien d'mal.

La Revue de MM. Bernard et Lafortune a remporté le plus vif succès, toute cette semaine, aux Nouveautés.

Pour faire plaisir aux amateurs de vers légers, nous citerons ici quelques-uns des couplets les plus applaudis de ce chef-d'oeuvre.

C'est encore très certainement, croyons-nous, ce qui s'est fait de mieux chez nous dans le genre bouffon, depuis les Aspirations.

Ecoutez bien tout d'abord M. Guoin nous racontant son dernier voyage en France. Cela s'intitule le Pirate Normand (air des Cloches de Corneville):

Je viens du doux pays de France Fêter avec les vieux Normands, Renouveler mon allégeance A cette fête de mille ans.

De mon voyage, Fait à Brouage, Mon entourage A fort glosé. Sur cette histoire Blasphématoire Qui fait accroire, Sans le prouver, Que d'un pirate Peu démocrate Mais autocrate Je suis l'portrait. Au fond j'm'en moque Mais ça évoque Un équivoque Qui me déplaît.

Je répudie Cette infamie, La Normandie Le sait très bien: Normands corsaires, Faites-les taire, O vous les pères Des Canadiens. Car notre race Belle d'audace Porte la trace De ses aïeux Et tous nos frères Originaires De même terre Viennent des pères.

Le Recenseur est plus sérieux; il parle en vers de sept pieds:

LE RECENSEUR

Pour savoir exactement Le nombre des gens du pays, J'viens faire le dénombrement Des Canadiens d'par ici. J'veux voir la maman, l'papa, Les enfants, l'frère, et la soeur, Le pensionnaire qu'y est pas, Et l'cavalier de la belle-soeur, Le chien et les pouls aussi. A tous j'leur dis:

REFRAIN:

J'suis Bingras, Premier des recenseurs. En tous cas J'suis pas poseur. Je m'arrê'te das tou's les maisons Pour poser un tas d'questions Et si j'en oublie qu'quart J'en prends d'autr's au hasard.

TRIO:

O Bingras, Bingras, Bingras, Tu m'as l'air de faire du fracas Pour un' p'tite job comme ça.

"La Presse" et les Postes

Comme nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de le rappeler, il y a un règlement postal aux termes duquel tout journal bona fide — c'est-à-dire qui consacre à la rédaction "la plus grande partie" de ses colonnes — est admis au bureau de poste à des conditions extrêmement privilégiées — c'est-à-dire au tarif des journaux. Le même règlement stipule d'autre part, très clairement, que toute publication, quelle qu'elle soit, qui donne plus d'annonces que d'articles, devra payer le prix des imprimés ordinaires.

Or, depuis des années, la Presse de M. Berthiaume consacre aux annonces beaucoup plus que la moitié de son espace et cependant elle continue à jouir du privilège postal.

Les annonces de la Presse remplissent, en moyenne, au moins les quatre-cinquièmes de ce journal.

Dans son numéro de jeudi dernier, 2 novembre, elle ne donnait pas moins de cent neuf colonnes d'annonces sur un total de cent vingt-huit colonnes. — Soit dix-neuf colonnes pour les articles et cent neuf pour les annonces.

Or, encore une fois, le règlement postal dit en toutes lettres que le tarif des journaux ne sera applicable qu'aux publications consacrant à la rédaction "la plus grande partie" de leur espace.

Le cas est-il assez clair?

Nous nous permettons d'attirer sur ces faits l'attention du nouveau ministre des postes.

En appliquant à la Presse le règlement commun, il forcerait ce journal — ou plutôt cette agence d'annonces, car la Presse n'est plus autre chose depuis longtemps, — à verser au pays quelque chose comme soixante mille piastres de plus par année. C'est en effet l'écart représenté par ce que la Presse paie au Bureau de Poste chaque année, et ce qu'elle devrait payer pour se conformer à la loi.

Ces soixante mille piastres, la Presse les vole tout simplement au trésor public.

L'Action, — et elle n'est pas seule dans ce cas, — attend avec impatience la décision qu'il plaira à l'hon. M. Pelletier de prendre en cette grave affaire...

Le beau langage:

"Salut aux gens de bien, salut aux âmes irréprochables! Salut aux coeurs purs, dignes de ce nom! salut aux consciences d'élite! Aux honnêtes gens de tous les temps passés, présents et à venir, j'entre et je dis: "Je vous salue, messieurs!"

"Mais honte à ceux-là, misérable et vil troupeau de brutes, que guide la seule fétrissure de leur néfaste réciprocité; à tra-

vers une vie inutile, semée en apparence des plus nobles attributs de la vertu, en réalité du fumier de la duplicité, de la déloyauté et de la perfidie!"

Qui parle ainsi? Mousseau, de Soulanges? Oscar Gladu? Gustave Boyer? Vous n'y êtes pas. C'est tout simplement un aliéné, dans un roman français. Chez nous, ces gens-là, on en fait des députés: en France, on les enferme.